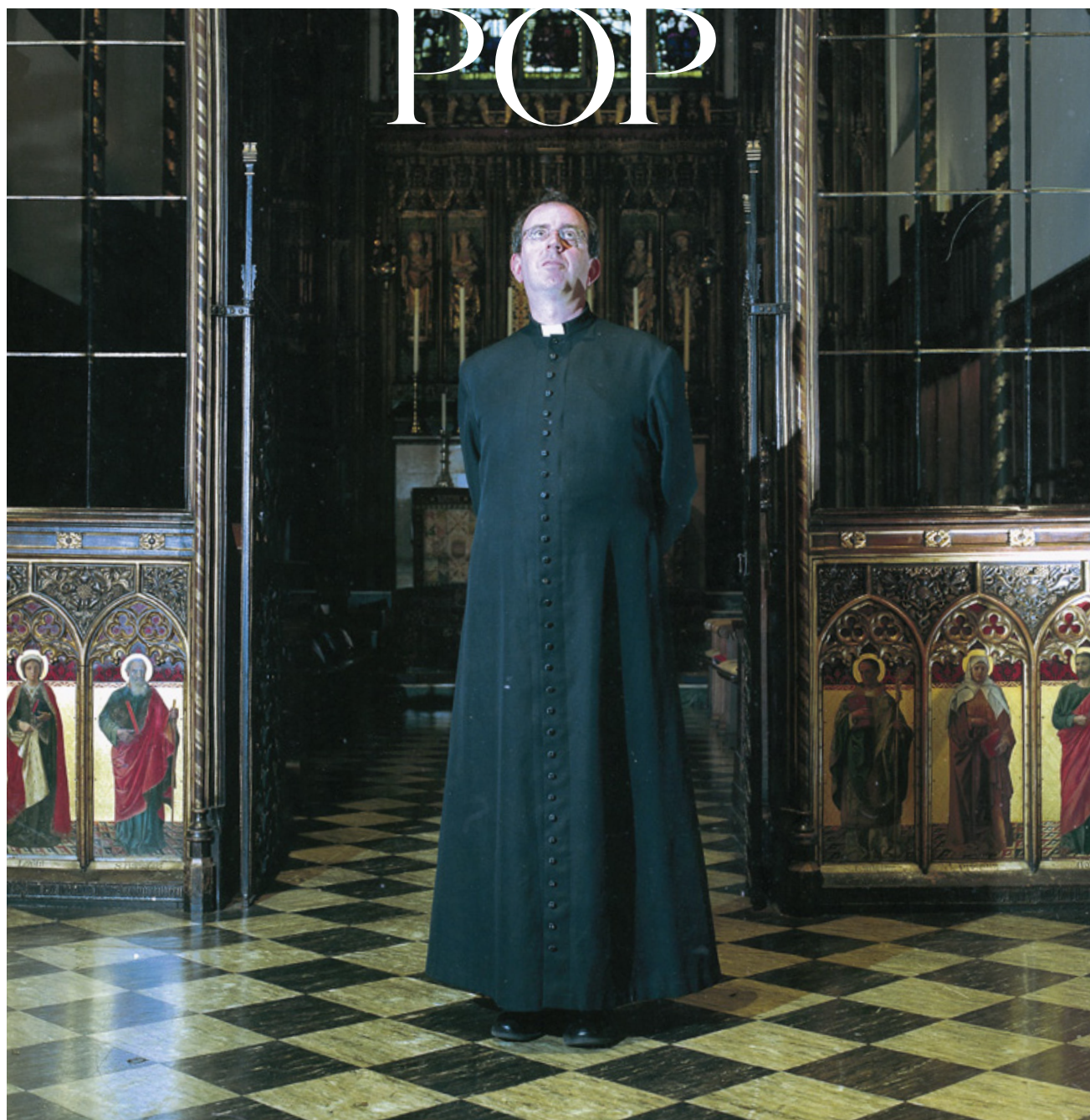


Du star system à la sacristie,
la rédemption de Richard Coles

Par Agnès Villette

PASTEUR,

POP



“La vie de rockstar est turbulente, ce n’est pas une simple partie de campagne...” Ainsi s’exprime Richard Coles, dans le désordre d’un bureau qui tient plus d’une arrière-boutique que de la sacristie d’une paroisse huppée de Knightsbridge, à Londres. Effet troublant d’un pacte faustien, l’ancien keyboard des Communards a traversé les décades sans vieillir, conservant l’allure dégingandée d’un éternel adolescent. Si les montures de lunettes se sont allégées, la coiffure assagie, la réelle transformation est ailleurs : la soutane a remplacé la dégaine eighties. Coïncidence, des roadies débarquent dans la nef en trimbalant amplis et sound system. Mais rien d’iconoclaste en la paroisse, on jouera ce soir du Monteverdi sous les voûtes de l’église.

Des frasques et des paillettes de la célébrité, il affirme être revenu. Fini les mœurs de Cour, les coiffures extravagantes et le luxe. Il leur préfère désormais les valeurs qui durent et les cœurs qui

une totale immoralité.” Alors, beaucoup de rockers, pour se faire pardonner, sont entrés dans les ordres : Leonard Cohen dans le Zen, Sinéad O’Connor, nonne catholique, ou encore Arthur “Killer” Kane des New York Dolls devenu Mormon. “Avoir 25 ans, beaucoup d’argent, une liberté totale... Beaucoup implorent ou se perdent. Cela a été mon cas, confesse le curé. À ce moment-là, seules restent les ressources spirituelles.” Plus qu’un monde clivé, il perçoit une continuité : “Les musiciens sont plus exposés à la vie de l’esprit, car la musique associe le sens aux sensations.” D’ailleurs, la tradition des chorales en Angleterre a influencé toute la pop : “Les trois quarts des musiciens et du clergé sont passés par une chorale, moi le premier”, remarque-t-il. Et de lister d’autres similarités qui relèvent de l’évidence : “Les curés comme les rockstars sont toujours en représentation ; les costumes, la musique, c’est bien la même démarche...” En effet, la mise en scène est proche. “Jimmy et moi étions des rockers prêcheurs, nous voulions changer les gens,

“Les curés comme les rockstars sont toujours en représentation...”

endurent. Lorsqu’on souligne que sa cure n’a rien des bas-fonds de Bogotá, il précise que qu’avant que la place ne se libère, il a connu une paroisse miséreuse du Nord. Comme un miroir aux vanités, la prêtrise cultive aussi ses séductions. Et Londres est le lieu de toutes les adulations. “C’est corrupteur pour moi qui adore l’attention, déplore Richard. C’est une vraie mise à l’épreuve.”

La débauche pop n’aurait-elle comme voie de salut que le repentir et la conversion ? Dès ses origines, le rock s’est flatté de ses sympathies pour le Diable. Depuis les déhanchements sulfureux du King, il n’a cessé de revisiter les métaphores éculées de la noirceur. Les eighties ont intensifié ces penchants avec le clubbing, la déferlante des drogues et la liberté sexuelle célébrée par des groupes gays comme Bronski Beat. Vivant paradoxe, Jimmy Somerville, chanteur du groupe, loin d’être un enfant de chœur, incarnait la dichotomie. “Sa voix était si pure et si haute. D’une part, un timbre immaculé ; de l’autre,

toucher les cœurs comme les esprits. La musique était un moyen de réunir un public, d’instiller le changement.” La métaphore de la grand-messe ne s’arrête pas là. Au milieu de la grisaille de l’ère Thatcher, Bronski Beat associe culture gay et musique pop, “montrant cette identité sous une lumière crue et festive. Pour nous, la disco n’était pas triviale, elle possédait une vraie identité.” Même si, entre Wham ! et Club Tropicana, cette musique deviendra la bande son écervelée des eighties.

La transformation qui a suivi, pour radicale qu’elle paraisse, constitue un retour aux sources : “J’ai toujours voulu être prêtre. C’était mon habitat naturel : l’atmosphère des églises, la culture, la musique.” Pas de virage, mais un parcours compliqué. “J’ai renoué avec l’église à 28 ans et j’ai été ordonné à 43...”

À défaut de rallier les clubbeurs des 80’s, son prêche continue dans une nouvelle paroisse près de Canterbury, et surtout sur la BBC, où le pasteur Richard Coles officie tous les samedis matins, non pour une messe mais pour un chat show. —